

la fin de l'époque perse, alors que les inscriptions mentionnant Asklépios à Sidon datent toutes de l'époque romaine. Surtout, et c'est peut-être le point le plus problématique, l'idée principale développée ici, à savoir que les Phéniciens ont « bricolé » (*sic*) pour construire une identité composite dans un monde changeant qui s'était élargi aux limites de l'*oikoumène*, renvoie à la fois implicitement et explicitement au concept de *Middle Ground* forgé en 2001 par Richard White dans son ouvrage intitulé *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815* traduit en français en 2009 et largement commenté depuis. Selon White, le *middle ground* désigne « un processus dynamique par lequel des personnes de cultures distinctes – ici, des Européens et des Amérindiens – établissent un système de compréhension et d'accommodation mutuelles ». Le concept s'est révélé opératoire pour rendre compte d'un contexte historique qui a vu entrer en contact des groupes qui n'avaient jamais eu d'histoire commune auparavant, à un moment où les Européens n'avaient pas l'intention de s'implanter durablement et avaient besoin, pour le commerce des peaux, des relais que pouvaient leur offrir les Indiens. On peut cependant se demander s'il peut s'appliquer à la période qui s'ouvre avec la conquête d'Alexandre, tout d'abord parce que Grecs et Phéniciens avaient, eux, une très longue histoire commune, ensuite parce que le *middle ground* et l'idée de négociation et d'adaptation permanentes (« bricolage » ici) ont tendance à masquer le rapport de force dans lequel s'inscrit la mise en place des monarchies hellénistiques et à offrir de cette période une image peut-être un peu trop irénique. Dire par exemple, à propos de la longue inscription du sanctuaire de Baitocécé, dans la Pérée d'Arados, que « la *reconquista* en faveur du dieu local s'effectue [...] en grec » et que « la langue des nouveaux maîtres devient l'instrument d'une reprise de contrôle territorial de la part des groupes indigènes et de leur dieu ancestral » dans le cadre d'une négociation « avec les armes de l'«ennemi», même pour faire valoir une mémoire et une identité topiques » (p. 140-141) paraît une interprétation quelque peu excessive puisque l'inscription garde la trace d'échanges administratifs qui se font tout simplement avec une chancellerie de langue grecque. Dans le cadre d'un royaume hellénistique, les gens d'Arados n'avaient guère de choix. La colonisation grecque, contrairement à la présence française dans la région des Grands Lacs, n'avait pas pour but de favoriser des intérêts commerciaux sans implantation humaine nombreuse ni pérenne, mais d'installer des populations auxquelles il fallait distribuer des terres et d'organiser l'exploitation et le contrôle raisonnés du territoire. Que les Phéniciens se soient adaptés, c'est certain, mais étudier cette adaptation à l'aide d'un nouveau concept élaboré dans un contexte totalement différent peut présenter un risque sans permettre de renouveler fondamentalement les perspectives. C'est cependant un des mérites de cet ouvrage fort riche, très bien illustré, qui cite abondamment les textes et inscriptions sur lesquels il s'appuie et offre au lecteur des cartes très commodes, que de permettre d'ouvrir le débat.

Catherine APICELLA

Michael BLÖMER, Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Religious Identities in the Levant from Alexander to Muhammed, Continuity and Change*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. XXXVI-422 p., 294 fig. n/b, 12 cartes. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 4). Prix : 135 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54445-8.

Ce volume rassemble près d'une trentaine de contributions présentées lors de deux rencontres scientifiques organisées en 2010 à Damas et à Münster. Publiées dans la collection « Contextualizing the Sacred », elles s'inscrivent dans le sillage de la table ronde d'Oxford (2009) intitulée « Redefining the Sacred, Religious Architecture and Text in the Near East and Egypt, 1000 BC – AD 300 » (cf. le compte rendu publié dans ce volume, p. 537-539). L'objectif est d'amener historiens, archéologues et philologues à réfléchir aux processus qui expliquent, sur la longue durée, les évolutions de la vie religieuse au Proche-Orient et de ses représentations, en s'interrogeant sur les modalités de ses transformations (survivances, rémanences, transmissions), entre volontarisme politique de pouvoirs extérieurs et expression d'une mosaïque d'identités locales. Les sept premières contributions traitent de questions générales (p. 11-104), les vingt suivantes constituent autant de dossiers ponctuels, distribués en cinq zones géographiques, de la Syrie du Nord à l'Arabie (p. 107-413). Cette voilure générale cache donc une grande variété d'approches, puisant à autant de sources et de sujets. On a donc pris le parti, pour en rendre compte ici, mais sans présenter chacun des vingt-sept dossiers publiés, de les répartir par source. Cinq des contributions sont résolument épigraphiques : Ted Kaizer rassemble des dédicaces religieuses émanant de proche-orientaux émigrés dans des environnements voisins (dédicace palmyrénienne au Gad nabatéen, inscriptions hatréennes à Dura...), interrogeant à la fois les divinités vénérées et les langues utilisées et, partant, l'intention des dédicants (p. 19-32). Frank Daubner rassemble de son côté les attestations de gymnase dans l'Orient gréco-romain ; il distingue ainsi les gymnases grecs remontant aux fondations macédoniennes d'Asie centrale, d'Iran et de Mésopotamie, les gymnases de la Phénicie hellénisée et de la Tétrapole syrienne et ceux adoptés à l'époque impériale dans des cités qu'il qualifie d'indigènes ; il revient enfin sur le lien établi entre la magistrature de gymnasiarque et le culte impérial provincial. Améliorant la lecture d'une dédicace de statue de la Tychè de Laodicée-sur-Mer découverte sur le mont Casius (*SEG* 36 1297), Julien Aliquot propose quant à lui une remarquable exégèse des références macédoniennes du mythe fondateur de la cité et y décrypte les clefs illustrant l'opposition de Laodicée à Antioche et son rapprochement diplomatique avec Tyr (p. 157-167). De son côté, Margherita Facella explore les attestations de *daimon/daimones* dans les inscriptions d'Antiochos I, dans les *temene* et *hierathesia* de la Commagène (p. 169-184) ; elle rappelle après d'autres que le terme désigne à la fois les ancêtres décédés – à rapprocher des *fravašis*, les dieux mânes du Mazdéisme – et les divinités du panthéon syncrétique du roi ; elle souligne surtout que, si le terme est utilisé, c'est parce qu'il qualifie spécifiquement une divinité qui intervient dans la sphère humaine et y voit par conséquent une démarche intentionnelle d'Antiochos I, encourageant par là une proximité entre ses sujets et son nouveau panthéon. Enfin, Annie Sartre-Fauriat livre et commente les noms de dix-huit divinités, inédites en 2010, et de vingt-six autres nouvellement attestées dans des inscriptions grecques et latines du Hauran (p. 297-311). Certains de ces textes ont été publiés depuis dans les deux volumes des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie (IGLS XV)*, *Le plateau du Trachôn et ses bordures*, Beyrouth, 2014. Signalons en particulier, par rapport à l'inventaire de Dominique Sourdel (1952), et à côté de nouvelles épithètes, les attestations nouvelles en grec dans le Hauran des dieux indigènes Monimos, de Gad, du « dieu saint Askaras » et du « dieu ancestral Akeiras », celles de Némésis et

d'Apollon-Hélios en grec et, en latin, de *Jupiter Optimus Maximus* associé au Génie du Trachôn, ainsi qu'une rare invocation aux Douze dieux. Deux contributions empruntent autant à l'épigraphie qu'à l'iconographie : Michał Gawlikowski revient sur la dédicace palmyrénienne du « temple de Bêl », en 32 de notre ère (*Inv. IX, 1 / PAT 1347*) et souligne qu'elle n'implique en rien la complétion du projet architectural dont la construction s'est poursuivie jusqu'au début du deuxième siècle au moins ; il rebat en cela les cartes de l'histoire de l'art palmyrénien en déstabilisant l'un de ses principaux éléments de datation (p. 247-254). M. Gawlikowski rappelle aussi le caractère fédérateur du sanctuaire, abritant l'ensemble des divinités locales et récuse la restitution des statues de Bêl, de Yarhibôl et 'Aglibôl dans l'adyton nord autrefois proposée par Robert Amy ; après avoir attiré l'attention sur la distinction à apporter entre les cuirasses archaïsante et locale de Bêl et celles romanisantes de ses deux compagnons, il suggère une autre disposition des statues de culte, sur base d'une stèle datée de 121 de notre ère, aujourd'hui conservée au Musée des Beaux-Arts de Lyon. Peter Alpass livre de son côté une excellente synthèse relative à Dusarès (p. 371-382) ; il y explore le glissement de perception de la divinité dominant le panthéon nabatéen et associée à la maison royale durant le royaume indépendant, en un référent identitaire pour un certain nombre de cités de la province romaine d'Arabie puis, en dieu arabe par excellence, aux côtés du dieu Obodas, dans la littérature apologétique. Six contributions exploitent spécifiquement des sources iconographiques ; nous nous limiterons ici à celles qui relèvent des époques hellénistique et romaine. Guy Bunnens et Michael Blömmner traitent ainsi l'un et l'autre, dans des communications croisant un certain nombre de documents, de l'image du prêtre dans le milieu syrien : G. Bunnens explique la réémergence à l'époque romaine d'une imagerie du prêtre élaborée à l'âge du fer en contexte syro-hittite par l'existence d'isolats culturels, de poches de survivance et de conservatisme religieux (p. 107-128). M. Blömer évoque la même question, à la suite de R.A. Stucky et P.-L. Gatier, en distinguant des modes de représentations régionales, en particulier un type « hierapolitain » centré sur la Syrie du Nord ou plus précisément sur ses régions les moins marquées par les fondations d'époque hellénistique (p. 185-197) ; dans un second et tout aussi excellent article (p. 129-141), M. Blömer traite plus spécifiquement du sanctuaire de Dülük Baba Tepesi / Doliché jadis identifié par Franz Cumont ; les fouilles y ont révélé une occupation sur la longue durée, de témoignages syro-hittites et d'offrandes votives remontant à l'époque néo-babylonienne à une occupation des ruines du sanctuaire par une communauté chrétienne présente jusqu'aux XI^e-XIII^e siècles ; les documents militent en outre pour une forte continuité des pratiques durant l'âge du fer, l'isolement relatif du sanctuaire le préservant d'une influence hellénistique marquée ; M. Blömer considère en conséquence qu'il est nécessaire de distinguer le dieu de Doliché vénéré localement du Jupiter Dolichenus tel qu'il a pu se cristalliser et se diffuser dans l'Empire romain. Lucinda Dirven rassemble des témoignages de culte rendu à des statues en ronde bosse dans l'espace syro-mésopotamien, durant les trois premiers siècles de notre ère (p. 255-269) ; elle suggère que cette statuaire a, au moins pour partie, servi de modèle aux représentations de divinités en bas-reliefs qui nous sont parvenus (mais y avait-il vraiment lieu d'en douter ?) ; elle considère par ailleurs que la principale rupture introduite par l'intégration de l'espace syro-mésopotamien à la sphère séleucide est l'introduction d'une proximité accrue du fidèle avec les statues

de cultes, ce dont témoignerait en particulier le repas rituel pris en compagnie du dieu. De son côté, Cristina M. Acqua analyse dans le détail l'iconographie des frappes provinciales de la province romaine d'Arabie, traquant, à côté des spécificités locales mainte fois soulignées, les renvois directs à l'imagerie impériale, avant d'identifier un certain nombre de ses relectures (p. 383-398). Sept communications traitent essentiellement de sources archéologiques. Ainsi, et en écho à son ouvrage *Housing the Chosen: The Architectural Context of Mystery Groups and Religious Associations in the Ancient World*, 2014 (cf. le compte rendu de Fr. Van Haepere dans ce volume, p. 565-566), Inge Nielsen passe en revue un certain nombre d'espaces de banquet et de réunion d'associations religieuses du Proche-Orient hellénistique et romain (p. 47-74) ; l'article, peu problématisé et essentiellement descriptif, reproduit des informations de seconde main, parfois erronées (ainsi, pour le détail, p. 54, de la date de construction des *triclinia* de Kh. edh-Dharih qui doit être descendue à la première moitié du second siècle de n.è.). Graeme Clacke relaye les passionnants résultats de six campagnes de fouilles menées sur le temple hellénistique de Jabal Khalid (Syrie centrale). Construit dans le premier quart du III^e siècle av. n.è., le temple présente une architecture hybride gréco-mésopotamienne, associant ordre dorique, division tripartite interne et plan amphiprostyle. Après abandon général du site aux alentours de 70 av. n.è., l'espace est réaménagé à une date indéterminée mais ce nouveau téménos est utilisé au moins dans le courant du II^e siècle et, d'après les monnaies retrouvées, fréquenté (mais à quel titre ?) jusqu'au XI^e siècle au moins ; le délai de publication a malheureusement défraîchi une partie des résultats, présentés entre-temps par Nicholas L. Wright dans « The Last Days of a Seleucid City: Jebel Khalid on the Euphrates and its Temple », in K. Erickson & G. Ramsey (Ed.), *Seleucid dissolution: the Sinking of the Anchor*, Wiesbaden, 2011, p. 117-132 et dans la publication tirée de sa thèse *Divine Kings and Sacred Spaces: Power and Religion in Hellenistic Syria (301-64 BC)*, Oxford, 2012, p. 81-90. Alejandro Egea présente de son côté quelques maigres résultats de prospections effectuées à Mambij (Hierapolis de Syrie) entre 1999 et 2010 et, en quête de continuité, tente sans convaincre de rapprocher quelques *colombaria* liés à des monastères chrétiens du V^e s. dans la région au culte d'Atargatis (p. 199-211). Dorothee Sack explore les continuités de culte lors de la transition politico-byzantino-omeyyade à Resapha / Sergiopolis (p. 271-280). K.S. Freyberger revient sur les sanctuaires d'époque romaine de Qanawât / *Kanatha* et de 'Atil / *Atheila* en Syrie du Sud, en soulignant la longévité des cultes rendus à des divinités indigènes (p. 283-296). Jacqueline Dentzer-Feydy présente le résultat d'études et de relevés menés en 2009 parallèlement à des travaux de la Direction générale des Antiquités de Syrie sur le sanctuaire de Si' (p. 313-325) ; l'étude du décor architectural lui permet de dater le temple situé au sud de la cour 3 et la pseudo- « porte nabatéenne » de la seconde moitié du règne d'Agrippa II tandis qu'émerge un nouveau monument culturel d'époque romaine au nord-est de cette même cour ; la compréhension de l'évolution et la chronologie absolue du sanctuaire en sont ainsi améliorées. Ilona Skupinska-Løvset détaille une excellente réévaluation archéologique du sanctuaire situé au sommet de l'acropole d'Et-Tell / *Bethsaida*, au nord du lac de Tibériade, sur les tout premiers contreforts du Golan (p. 329-344) ; les travaux remettent radicalement en cause l'existence d'un temple au culte impérial et les restitutions anciennes au profit d'une aire sacrée de sommet occupée aux époques

hellénistique et romaine, en continuité probable avec un espace religieux de l'âge du fer. Signalons pour terminer deux contributions traitant de sources textuelles : Lester L. Grabbe tente de démontrer par quels processus la religion juive a pu être perçue, au même titre que d'autres « religions orientales », comme une religion à mystères par le monde gréco-romain (p. 75-82) tandis que Jakob Engberg replace de son côté le traité apologétique de Théophile d'Antioche *Ad Autolycum* (II^e s.) dans la progressivité du processus de conversion, inscrivant par là le texte dans une logique de continuité (p. 83-94). Le lecteur nous pardonnera cette présentation morcelée qui reflète cependant la variété des dossiers exposés. Plusieurs contributions constituent de réelles avancées, en particulier lorsqu'elles livrent des données inédites ou une réévaluation de documents sérieusement étayée. On regrettera cependant, outre le délai de publication dont souffrent plusieurs textes, qu'un certain nombre de communications n'aient qu'un rapport lâche ou contraint avec la problématique de recherche, rencontrée avec des bonheurs divers ; on aurait par conséquent aimé lire une synthèse d'étape sur les apports théoriques de ces rencontres, en regard de l'introduction programmatique de ce recueil par ailleurs stimulant (p. 1-8). Le volume se referme sur des index thématiques (p. 415-422).

Laurent THOLBECQ

Yves LEHMANN, Laurent PERNOT & Bernard STENUIT (Ed.), *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine. Supplément à la deuxième édition. Années 2004-2008 (notices n° 839 à n° 1088) et complément des années antérieures. Index cumulé couvrant les années 1898-2008 (notices n° 1 à n° 1088)*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 287 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 1 bis). Prix : 55 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54962-0.

Cet ouvrage complète la bibliographie de la prière grecque et romaine fournie dans les deux volumes déjà parus, le premier en 2000, le deuxième en 2008. Il constitue un des fruits du travail de l'équipe du Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité de l'Université de Strasbourg. Quelque 250 notices forment le cœur de l'ouvrage : elles offrent des références aux livres, articles et même notices de dictionnaires ou de bibliographie (par exemple du *Thesaurus Cultus Rituumque Antiquorum* ou de l'*Année épigraphique*), abordant d'une manière ou d'une autre la prière, et sont organisées, efficacement, autour d'un résumé et de cinq champs de recherche (lien avec le thème de la prière [principal ou secondaire] ; aire géographique [Grèce, Rome, Italie etc.] ; chronologie ; principaux textes anciens concernés ; notions envisagées dans la référence présentée). Le lecteur peut retrouver facilement les notices qui l'intéressent grâce à divers outils qui complètent le volume (ceux-ci, comme l'indique le titre, sont cumulatifs : ils concernent dès lors aussi les deux autres volumes parus précédemment). Un *thesaurus* recense les différents contextes et modalités des prières ; il est suivi d'un index des notions et d'un index des auteurs et textes anciens mentionnés dans les notices. – Cet outil rendra certes de précieux services aux étudiants et chercheurs intéressés par la prière dans le monde gréco-romain. On peut cependant regretter que la notion même de prière ne fasse pas l'objet d'une présentation, fût-elle brève, en introduction. On pourrait en outre exprimer le souhait que la matière présentée dans les trois volumes de cette *Bibliographie* fasse l'objet d'une